

Moebius

Un chœur simple

Robert Giroux

Numéro 21, printemps 1984

URI : id.erudit.org/iderudit/15857ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN 0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Giroux, R. (1984). Un chœur simple. *Moebius*, (21), 19–22.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1984

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

ROBERT GIROUX

Un chœur simple

Se séparer
ce n'est donc pas toujours une cassure

C'est aussi et encore la main tendue
on pourrait presque dire une retrouvaille
comme lorsque debout à porter un toast

Feux d'artifice et luxuriants concerts
tout ce que tu as su allumer
donnent l'accord aux mains regroupées
et de leur pression à peine retenue
laissent entendre la chaleur du cœur
laissent parler la silence des yeux
musiquent le jour musiquent la nuit
et marquent en chacun
le désir acharné et cultivé
de belles voix à l'unisson

Clamera-t-il avec éclat
le long chant perpétuel!
Il est enfin venu le soleil
sans trop bousculer le remord
Les yeux de fleurs plein les bras
l'arbre ne plongera plus sous les pierres
mais les saoulera toutes entières dans son odeur
même en plein hiver, oui!
cœur de verre ébloui

Contre la colère de se vouloir ailleurs
l'errance déjouée

Incubes et succubes
trébuchent et s'entretuent
d'amourettes succombent
quelle perte!

La lune crève à mon doigt
comme ces nymphes de chapelle
imaginées en prière et
qui enchantent et mentent

Hier se méprend
pour un peu de miel
pour un tout petit peu de sel
et on aura arrosé le feu
aux pleurs longues des cheveux
roux
fourmis en leurs yeux gourmands
toute la mer accouplée rythmant sa présence sourde
en mes veines versée lèvre à lèvre
basse continue de la méprise

Le ciel mue quand
le soir meurt noir
avec tous ces va-et-vient
comme morsures répétées contre
la fatigue l'outrage la ribambelle de mots

L'agir agité d'Antonin
le risque magique du retour
l'alibi rêvé panique
pendant que dans tout le corps
-ça s'écrit creuset
mais le spectacle demeure
permanent comme un livre
- double négatif transparent

Au commencement est le corps
pour l'échange et la fascination
l'étreinte obstinée
la salive fraîche
le labyrinthe
la redoute

Tel un geyser de sablier
au bout de l'insomnie
l'éveil d'Ophélie tire à blanc

